

Lorenzo Michaud, un homme entreprenant

Le 2 février 2012, j'ai eu le bonheur d'interviewer monsieur Lorenzo Michaud de Québec.

Natif de Chicoutimi, Lorenzo a grandi dans une famille nombreuse: sept filles et neuf garçons. Sa jeunesse se passe surtout à Jonquière. Tous les enfants se sont fait instruire, dont quelques - uns sont devenus enseignants. Son père était marchand et propriétaire d'une quincaillerie. Sa mère ne manquait pas de travail, mais elle ne fut pas sans s'attrister de voir partir en 1942 ses deux fils aventureux, Lorenzo et Guy, qui s'enrôlaient dans la marine marchande. Déjà, à dix-sept ans et quelques mois, Lorenzo rêvait de connaître le monde, d'échanger, de voyager et de découvrir des pays étrangers. Il fut d'abord embauché comme assistant «steward», et puis comme «steward».

Lui, son frère Guy, vingt ans, et leur ami Eugène Allaire, 16 ans, ont vu l'Australie, la Nouvelle-Zélande, la Grande-Bretagne (Angleterre), la France, l'Amérique Centrale, l'Amérique du Sud, etc.

Ces jeunes aventuriers, sans être téméraires, risquaient leur vie dans cette terrible deuxième guerre mondiale. Voici un extrait de ce qui les attendait sur le pétrolier MS Motorex, le 17 juin 1942, dans les Caraïbes non loin de Panama.

L'odyssée de deux Canadiens français **Ils s'enfuient d'un pétrolier en flammes au large de Panama** Par André Dagenais (La Patrie, vendredi 10 juillet 1942)



À gauche, LORENZO MICHAUD, âgé de 18 ans, à droite, GUY MICHAUD, âgé de 20 ans. Les deux frères se sont sauvés d'un pétrolier en flammes.

Lorenzo: Alors, nous prîmes un pétrolier américain qui devait transporter une charge d'huile.

— Votre navire a été attaqué?

UNE ATTAQUE

L: C'était en juin. Un sous-marin monta à la surface et mit tout l'équipage en activité. Des matelots se rendirent près des boyaux d'arrosage, se tenant prêts à éteindre les commencements d'incendie; vous savez que les navires-citernes ont des cales séparées et qu'une seule torpille peut difficilement couler un navire, puisque les autres cales demeurent intactes. Nous espérions donc avoir un certain temps devant nous. La plupart des hommes étaient montés près des chaloupes, attendant... l'évènement.

TORPILLAGE

À 9.30 pm, le sous-marin, qui était redescendu, nous lança une torpille; il manque le but. À 9.45 pm, une autre torpille; nouveau ravage. À 10.04 pm, le sous-marin revint en surface et tira deux ou trois obus sur le pétrolier. Tout de suite, l'incendie s'alluma. Le premier obus avait hélas détruit la cabine du pilote où se trouvait notre ami Allaire et il a été tué du coup. La deuxième torpille avait frappé l'avant du navire. Et ce fut effrayant. Je me demande encore ce qui s'est passé. On ne réalise pas beaucoup sur le moment. Le sous-marin canonait et mitraillait sans arrêt. Les flammes et l'horreur!

L'ÉQUIPAGE

Il y avait 21 membres d'équipage. Quinze hommes purent mettre une chaloupe à l'eau et s'y embarquer; nous n'étions pas là. Nous essayâmes de descendre une autre chaloupe, mais l'avant prit l'eau trop vite et elle disparut. Alors les trois derniers membres de l'équipage et nous mêmes avons mis un radeau à la mer et nous avons ramé de toutes nos forces pour fuir le pétrolier en flammes.

SUR UN RADEAU

— Y eut-il des blessés?

— Un seul. Il avait une jambe arrachée et il criait. Au bout de quelques minutes, les Boches, cessant le feu, s'approchèrent de la chaloupe et demandèrent des renseignements au capitaine. Le capitaine pria alors qu'on voulût bien lui passer du bandage pour le blessé; mais, les Boches refusèrent sauvagement.

Et nous, nous fuyions... Nous avons été treize heures sur le radeau. C'est un souvenir étrange et inoubliable.

Au petit matin, vers l'heure du déjeuner, nous avons été trouvés par un garde-côte américain. Un destroyer devait rescaper de son côté les quinze hommes de la chaloupe. Et c'est ainsi que nous avons été coulés et bombardés.

— Il est heureux que vous vous en soyez tirés indemnes.

— Nous sommes en effet très heureux encore d'être revenus au Canada. Nous avons passé quelques jours à New York et nous sommes arrivés ce matin à Montréal avec une grande hâte de revoir nos parents. Avant que le Ministère de la défense d'Ottawa reçoive l'avis que nous venions d'être rescapés, il avait expédié un télégramme à notre mère comme quoi nous étions perdus en mer. Nous retournerons travailler à la Fondation Company et nous n'en serons pas marris. Nous offrons nos plus profondes sympathies à la famille de notre ami Eugène Allaire, dont la perte nous affecte beaucoup. Et maintenant, il nous faut nous habituer à la vie paisible...



Après la guerre, la vie continue...

Quelle chance que Lorenzo et son frère s'en soient sortis ainsi. Ce fut plus déplorable pour la famille de leur ami Eugène Allaire.

La guerre terminée, notre globe-trotter a encore le vent dans les voiles. Il revient à Jonquière.



Lorenzo Michaud et son épouse, Lise Lapointe

Son père est décédé. *« J'avais pris la relève de l'associé bien des années après. J'ai acheté l'affaire (quincaillerie). Celle-ci «Michaud et Perron», n'existe plus ».*

Lorenzo aime toucher à tout. Les idées ne manquent pas, ni la détermination. Il met en place une école de conduite. Puis après un certain temps, il se dit : *« Jonquière serait un endroit propice pour faire circuler des livres ».*

« En 1965, pour occuper nos loisirs, un de mes amis Louis Reed et moi avons instauré un Salon du livre, à Jonquière, c'est devenu le seul Salon du livre au Québec, avec Rimouski. Montréal avait fermé. Québec également en avait eu un, quelques années avant, puis c'était

tombé. Pendant trois-quatre ans, nous avons continué le Salon. Nous avons rencontré beaucoup de gens et ça nous plaisait. Ça fonctionnait bien. Nous avons beaucoup de succès.

En 1971, monsieur Lucius Laliberté de Québec, exposant au Salon de Jonquière et président de l'Association des libraires, voyant qu'on avait du succès, que ça allait bien, m'a approché. Il n'y avait plus de Salon à Québec.

- *Qu'est-ce que tu en penses, Lorenzo, de venir faire le Salon du livre à Québec?*

- *Je n'ai jamais envisagé ça. On peut regarder ça.*

On s'est rencontrés ici à Québec, et c'est là qu'il y avait une organisation, un comité du Salon du livre, certains étaient décédés, mais d'autres étaient encore actifs.

- *Je suis prêt à le prendre à une condition. À la condition que ce soit moi qui dirige. Si vous n'avez absolument rien à donner, s'il y a des profits, je les garde, s'il n'y en a pas, ce sera mon problème à moi.*

Il m'a donné la main, a accepté tout de suite.

J'ai su par la suite qu'on avait dit : « Il n'est pas correct. Il est prêt à prendre tous les troubles et ne nous demande rien ».

Lorenzo Michaud, habitué aux grands vents marins, n'a pas peur des défis et risque le tout pour le tout. Il faut faire de ce Salon, une foire internationale. Québec est une ville importante, et on y arrivera. Lorenzo contacte des éditeurs d'un peu partout.

Le premier Salon eut lieu en 1972, au Manège militaire à Québec.

«J'en prends la charge, vous me donnez carte blanche». Eh oui, ce fut un succès. Ce fut très bien. On manque d'espace tellement le public est intéressé. Le deuxième Salon a eu lieu au PEPS de l'Université Laval en 1973. Encore un succès. Puis on se déplace au Centre des Congrès. L'affaire grossissait. C'était bien, tout le monde était content, heureux.

Pendant 18 ans, le président du Salon international du livre de Québec navigue en grand capitaine sur les continents du livre. Il visite plusieurs Salons, dont Bruxelles (Belgique), Paris, Nice (France), Frankfurt (Allemagne). *« Au Québec, nous étions parmi les Salons importants »,* ajoute Lorenzo.

Lorenzo, un vrai fonceur, doit trouver des éditeurs, des écrivains de pays étrangers. Au Salon international du livre de Québec, il fait connaître aux lecteurs des « grands maîtres de la bande dessinée » dont Albert Uderzo ainsi que Hergé (Georges Remi); des écrivains internationaux dont Max Gallo, Henri Charrière, surnommé *Papillon*, que Lorenzo a d'ailleurs rencontré en ami, rescapé tout comme lui. Il a même invité des gens de l'Afrique du Sud, malgré certaines personnes syndicalistes et autres qui contestaient sa démarche. Lorenzo Michaud a lancé : *« Quand il est question de livre, de lecture, pas de frontières, pas de politique ».*

Lorenzo crée le prix « Robert Cliche », toujours existant, le prix le plus prestigieux de la relève du roman québécois.

Il a fait partie de la Chambre de commerce de Jonquière, également de celle de Québec. Il obtient des mains de l'honorable sénatrice Suzanne Fortin-Duplessis la médaille commémorative du 125^e anniversaire de la Confédération du Canada (1992), pour avoir rendu d'importants services à ses concitoyens.

Monsieur Michaud, et sa conjointe Lise Lapointe, ont voyagé beaucoup, dont un Safari en Afrique du Sud, pays qui leur a plu énormément. La jungle les a particulièrement fascinés. À leur retraite, lors du défilé des « grands voiliers » en 1984, ils ont acheté un bateau qu'ils ont baptisé : *Livre's* pour L'ivresse - sa conjointe le surnommait « Capitaine Fracasse » - à bord duquel ils ont su profiter pleinement de notre fleuve St-Laurent.

Je remercie monsieur Lorenzo Michaud d'avoir accepté cette entrevue qui permettra à tous ceux qui lisent le « Brelan » d'apprécier cet homme courageux et vaillant qui a réalisé ses rêves et tenu parole tout comme le dit la devise de la grande famille des Michaud: *« Feray ce que diray ».*

Note: Monsieur Lorenzo Michaud est membre de l'AFMI (#42). Lors des fêtes de Retrouvailles des familles Michaud à Kamouraska, en 1990, lui et son épouse, Lise Lapointe, ont personnifié l'ancêtre Pierre Micheau et son épouse, Marie Ancelin.

Isabelle Deblois-Michaud (#1440)